

LE NAUFRAGE DU « Pourquoi Pas ? »

Un témoin islandais raconte le naufrage du « Pourquoi Pas? » dans la baie de Faxafloi. Ce témoignage a été remis au Commandant Le Corre lors de l'escale de la « Thalassa » à Reykjavik en avril 1971. Eugène Gonidec est le seul membre de l'équipage à avoir survécu.

« Je n'oublierai jamais cet accident effrayant », dit Kristjan Thorolfsson, lorsque je lui ai parlé du naufrage du « Pourquoi Pas ? ». Kristjan est le fils adoptif d'un fermier de Straumfjörður et ce fut leur lot de sauver l'unique rescapé et de ramasser les corps qui furent jetés sur le rivage comme des troncs d'arbre.

Même si un quart de siècle s'est écoulé depuis le naufrage, tout le monde en garde un souvenir bien vif en France et connaît l'histoire du Docteur Charcot qui fut d'ailleurs un des plus grands savants français de cette époque et qui fut presque considéré comme un héros national et à cause de sa personnalité hors pair et pour ses exploits scientifiques.

Cinq colonnes à la deux dans le Morgunbladid, le 17 septembre 1936. Titre : Le naufrage de Charcot. Le navire de recherches océanographiques d'expéditions polaires fait naufrage ; 33 personnes noyées. Un seul homme se sauve sur un radeau, 30 cadavres ont déjà été découverts, et le communiqué commence ainsi : 33 hommes ont péri quand le navire de recherches océanographiques « Pourquoi Pas ? » a fait naufrage hier matin sur le récif Hnokki, situé au large de Straumfjörður à Myrar. Tous les hommes de l'équipage, excepté un seul, ont péri ; parmi eux le célèbre savant J. Charcot, qui pendant des années a navigué sur ce navire pour des expéditions de recherches océanographiques dans les régions polaires. Le navire est parti d'ici mardi dans l'après-midi à destination de Copenhague. Selon les renseignements que l'on a pu comprendre de l'unique rescapé : « *Le navire serait arrivé à l'ouest de Gardskagi lorsque la tempête s'est levée. Là il aurait rebroussé chemin pour chercher un abri. Mais à cinq heures et demie mercredi matin, le navire s'est brisé contre un récif. Immédiatement l'eau envahit le navire et la chambre des machines, ce qui a provoqué une explosion dans la chaudière et dès lors le navire fut en perdition* ».

Le seul survivant avait les yeux brûlés par le sel

Plus loin on parle du marin qui fut sauvé, Eugène Gonidec : « Ce qui le gênait le plus, c'est qu'il avait les yeux brûlés par le sel de la mer à tel point qu'il était devenu presque aveugle. »

Et le samedi 19 septembre, le reporter du Morgunbladid raconte sa rencontre avec le français: « Il portait des vêtements qu'on lui avait prêtés à la ferme et qui lui étaient trop grands car il était petit, mais assez fort et large d'épaules. Il était tête nue et ses cheveux s'agitaient au vent. En apercevant le Consul français, il se mit à sangloter et à trembler d'émotion. Ses premiers mots s'étranglèrent dans sa gorge, mais il se remit vite et commença à raconter en gros comment le naufrage avait eu lieu. A plusieurs reprises il s'embrouilla et son récit fut incohérent.

Ce n'était pas étonnant puisqu'il venait d'échapper à un péril mortel et y avait perdu tous ses camarades d'un coup ! Il était évident et bien compréhensible qu'il n'était pas entièrement lui-même. »

Le reporter ayant reçu des renseignements plus exacts, sait maintenant qu'il n'y avait pas 33 morts mais 39. Et l'article du Morgunbladid continue « Etant devenu un peu plus calme, le français nous a conduit à l'endroit où gisaient ses camarades. C'était une petite pente couverte d'herbes, à l'abri. Ici étaient couchés 22 corps couverts d'une toile. Le Consul français demanda à Gonidec de citer leurs noms et il fut à nouveau bouleversé. »

Aujourd'hui nous étions en route vers le lieu du naufrage.

Kristjan a dit : « Le naufrage du « Pourquoi Pas ? » s'est gravé dans ma mémoire et je ne l'oublierai jamais. Pendant que j'habitais Straumfjörður il y a eu quatre naufrages, mais les autres furent un jeu à côté de ce malheur affreux. » Le matin du naufrage il y avait une tempête qui venait du sud mais qui plus tard a tourné au sud-ouest. Je me sentais cette nuit là, sans rêves, sans craintes. Pour une raison que je ne pourrais expliquer, je me suis pourtant réveillé une heure plus tôt que d'habitude ; une sorte de prémonition peut-être. Je sortis avec mon beau-père pour examiner le temps. Mais quelques minutes nous suffirent pour comprendre qu'un naufrage terrible avait eu lieu et nous avons aperçu un trois-mâts barque à la dérive vers la côte. Au bout de deux heures il était englouti, sauf les mâts qui restèrent hors de l'eau jusqu'au lendemain. Le mât arrière resta debout pendant trois jours mais fut alors brisé par une tempête.

Je n'ai pas souvent invoqué Dieu, mais en voyant le navire, je me suis tout de suite rendu compte de ce malheur terrible et inconsciemment, ou plutôt en proie à une peur affreuse, j'ai dit : « Que Dieu nous ressourcé. »

Nous avons vu le navire s'engloutir. Lorsque nous l'avons aperçu pour la première fois, je crois que c'était au moment où il a heurté le récif. Mais quand nous eûmes atteint la partie sud de l'île, il était déjà arrivé à l'endroit où plus tard il a disparu. Selon toutes les apparences, ils ont du lâcher les ancres immédiatement en réalisant le danger et Gonidec nous a informés qu'en heurtant le récif et en voyant la mer agitée tout autour, ils avaient cru que la côte était tout près et avaient craint d'atterrir sur les rochers et de briser le navire en miettes. Pour ces raisons ils ont cru qu'il valait mieux retenir le navire par les ancres.

Lorsque nous avons aperçu le navire, la proue était tournée au vent et donc l'ancre devait avoir atteint le fond, autrement le navire serait allé à la dérive vers la côte et peut-être là nous aurions vu une autre fin.

Cramponnés sur la passerelle

J'ai vu le navire tout d'abord tout à fait hors de l'eau, qui venait lentement vers la terre ; c'est à dire autant que le permettait la chaîne de l'ancre. Après quoi il commença à s'engloutir. A ce moment là seulement deux milles marins les séparaient de la terre et je crois que le navire aurait pu atteindre la côte si l'ancre s'était détachée.

D'après les renseignements de Gonidec, il y avait encore beaucoup d'hommes à bord à ce moment et huit ou neuf s'étaient sauvés sur un radeau, mais il s'est disloqué et six hommes ont réussi à grimper sur la passerelle et s'y sont cramponnés. La passerelle allait à la dérive vers la terre avec ces hommes mais ils s'épuisèrent en route et glissèrent dans l'eau tous sauf un seul. Ce dernier disparut quand la passerelle fut tout près de Höllubjarg. Je suis persuadé que Gonidec restait le seul en vie quand je l'ai aperçu pour la première fois 400 mètres au sud de Höllubjarg.

Il avait perdu connaissance, était à moitié couché sous l'échelle, s'y accrochait de la main droite, et avec la gauche se tenait la tête. Il se souvenait de peu de choses de ce qui s'était passé entre la dérive de la passerelle et son réveil dans le lit chez nous. Pourtant il était conscient quand il est arrivé à proximité de Höllubjarg. Il a lâché la passerelle en me voyant sur le rocher et se laissait aller à la dérive se servant seulement de la ceinture de sauvetage, jusque dans une crique rocheuse qui s'appelle Hölluvör et se trouve au nord-ouest du rocher. S'il avait atterri dix mètres plus à l'est, il se serait assommé sur les rochers.

Mon beau-père et moi n'avons rien aperçu en cherchant les naufragés dans les lames ; mes jumelles n'étaient pas en très bon état. Nous avons aperçu la passerelle et l'avions suivie des yeux mais n'avons pas vu signe de vie dessus. Nous avons cru que c'était un débris. « Il n'y a rien à voir ici » a dit mon beau-père, « il vaut mieux que j'aie mettre un bateau à notre disposition au cas où ça pourrait servir ».

Restant là tout seul, j'ai vite commencé à croire que tout l'équipage avait péri parce qu'il était presque impossible d'atteindre la terre par une pareille tempête et au milieu des récifs. Mais, qu'est-ce ? Je sursaute. Assurément il y avait un signe de vie sur la passerelle. Je l'ai examinée avec mes jumelles et aperçu Gonidec dériver sur les lames. Je n'ai plus penser à autre chose qu'à ce seul homme. Il fallait que je le sauve coûte que coûte. La passerelle a atterri à Helluvör et j'ai couru de toutes mes forces. Tout d'un coup, il m'est venu à l'esprit qu'il vaudrait mieux que je demande du secours de chez moi et je suis donc remonté pour voir si je ne voyais pas des gens et j'ai eu le chance d'apercevoir près des maisons, une femme que j'ai pu avertir et qui est arrivée au moment où je tirais le Français hors de l'eau. Je lui dis : « Cours chercher mon père et demande lui de m'aider à rentrer ce monsieur, je suis épuisé ».

Le sauvetage fut très pénible. Les lames étaient énormes, la crique rocheuse profonde et dangereuse, et il fut difficile de tirer Gonidec à terre. Quand j'eus attrapé sa main, une vague m'a entouré et englouti. Quand j'ai été dans la mer, nous nous sommes accrochés par les mains et nous nous sommes laissés glisser jusqu'au fond de la crique. Là il y avait de nombreux débris de bois et je crois que cela nous a sauvés en diminuant les coups les plus durs ; autrement nous aurions pu être assommés sur les rochers. J'ai saisi le rocher et avant que la vague suivante nous ait attaqués comme un animal sauvage, je l'ai traîné au sec et là nous sommes restés couchés. Toutefois ce fut avec une peine immense que je réussis à le traîner à terre parce qu'il était très fort et plutôt lourd, bien qu'il fut petit et de plus il était trempé par la mer. Un peu après le sauvetage mon beau-père est arrivé et à ce moment j'étais à genoux à côté de lui et essayais de comprendre ce qu'il murmurait, mais bien sûr en vain, parce je ne comprends pas la langue française et encore moins le murmure français. En route vers la maison, il a dit quelques mots et nous avons compris qu'il ne voulait pas que mon père le porte sur le dos et donc il a fallu que nous le portions à nous deux.

Les larmes de Gonidec

Quand la maison est apparue et que Gonidec l'a aperçue, il a crié de joie et ce ne fut qu'à ce moment là qu'il essaya de marcher tout seul. Un peu plus tard nous étions dans la cuisine. Là nous attendait ma belle-mère qui a soigné Gonidec de son mieux. Nous l'avons déshabillé mais il a protesté quand nous avons voulu ôter son tricot de corps, je ne sais pas pourquoi. Alors on a chauffé ses sous-vêtements en

laine dans un four et on les a mis contre sa joue. En sentant la chaleur il a cessé de protester et a enlevé son tricot de corps lui-même. Ensuite on le coucha sur un divan dans la cuisine.

Le Cognac était une chose « rare » à cette époque, mais toutefois on en a trouvé une petite goutte qui nous a bien servi. Nous lui avons donné du café très très fort et du Cognac, ce qui l'a ressuscité et il nous a pris dans ses bras et embrassés à ne jamais nous lâcher. Depuis j'ai une confiance sans limite dans le Cognac.

Mais je n'avais plus le temps de m'occuper de lui et je suis sorti avec mon beau-père pour sauver ceux qui pourraient être amenés jusqu'à terre par les lames. Peu de temps après, nous avons trouvé les premiers corps ; ceux du médecin et d'un peintre qui était à bord et le troisième fut celui du Docteur Charcot. Son corps a été trouvé à Olafsvik.

Quand il n'y eut plus de corps rejetés sur la page devant chez nous, nous sommes allés en bateau au sud du fjord pour chercher les corps qui seraient là. Il nous est arrivé de trouver 8 corps à la fois qui avaient dérivé au sud du fjord. Je me sentais mal à l'aise, c'était macabre de regarder ces visages blêmes frappés par la mer et je souffrais de voir de jeunes garçons en proie à un destin pareil ; j'avais 18 ans moi-même. Nous avons ramené 22 corps à terre et les avons couchés sur une pente qui est située juste au sud de la ferme et là ils sont restés jusqu'à ce qu'on les transporte à Reykjavik deux jours plus tard.

Je n'avais pas de peine à marcher parmi les corps, même tout seul le soir je n'avais pas peur. Il le fallait aussi les deux soirs qu'ils sont restés là parce qu'il y avait les moutons à surveiller dans les pâturages et, en allant le soir, je devais passer à côté des corps de mes amis français. Cela ne m'effrayait point. Ce ne fut qu'après qu'on les ait transportés que j'ai senti une sorte de frayeur en passant par là et je n'aimais pas être seul. Je sentais un vide en moi, la même sensation que j'ai eue en regardant disparaître dans la mer le dernier mât ; une sensation de vide ou de macabre, difficile à définir, mais qu'on puisse appeler ça de la peur ; pourtant je ne sais pas. J'ai pensé que la raison pour cela pourrait être que mon chien, ce bon et fidèle ami, a été effrayé un peu le soir après leur transport à Reykjavik. Notre chemin passait par Borgarlaekur-inn, et tout d'un coup le chien a commencé à hurler à la mort, mais je n'ai rien vu. Il n'était pas bête.

Je ne crois pourtant pas qu'on puisse dire que le lieu soit hanté, bien que j'ai aperçu quelque chose qui aurait pu être des revenants, près de la ferme. Cela n'a rien d'étonnant tellement il y avait d'os et de parties de corps qui ont été trouvés sur la côte, et tout ça a été enterré dans une fosse commune. Mais j'ai vu très peu de chose, quelques revenants, c'est tout. Je n'aime pas en parler. Cet événement m'a rendu plus mûr. Avant le naufrage, je n'osais pas regarder un mort ; mais après y avoir été obligé si brusquement par le destin, ça ne me faisait plus rien. Ce calme inoubliable, cette lumière sur leurs visages m'a fait du bien. J'avais l'impression que leur lutte contre la mort les avait rendus heureux. Gonidec se sentait bien après son réveil, mais en voyant ses camarades, il pleura comme un enfant.

La maudite chaudière

Andri Heidberg nous raconte comment ils ont réussi à trouver l'épave du « Pourquoi Pas? ». D'abord nous avons trouvé la chaudière, elle était presque aussi grande que celle d'un chalutier. A première vue, j'ai pensé que c'était un rocher parce qu'elle était haute de 4 mètres et couverte d'algues. Mais je me suis vite rendu compte que c'était la fameuse chaudière qui a été la cause de l'accident, ou n'était-ce pas à cause des réparations de la chaudière que le « Pourquoi Pas? » avait eu du retard à Reykjavik et avait été pris dans la tempête au large de Gardskagi ?

« La chaudière, le moteur et l'hélice sont à leur place, mais au milieu il y a un lest d'à peu près 200 tonnes de fer. Nous en avons apporté un morceau et l'avons pesé ; il pèse 45 kilos.